Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 3

Artikel: Légende populaires sur quelques armoiries
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-255997

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sa présence le courage de ses soldats. Où ses soldats l'admirèrent le plus, ce fut en janvier 1511, lors du siège de Miraudola: dans cet hiver, le plus froid qu'on ait jamais vu en Italie, on put voir ce vieux Pape de 70 ans, accourir jusqu'aux remparts remplis de glace, faisant preuve ainsi d'une endurance hors de tout éloge, dans le seul but d'exciter les combattants pour le difficile assaut. Cette entreprise hasardeuse réussit, grâce à Dieu. La joie de ce faible vieillard fut alors si grande, qu'il voulut lui-même, à l'aide d'une échelle, escalader le rempart, afin de pouvoir, par la brèche la plus grande dans les murs de la ville, mettre le premier le pied sur le bien du Seigneur qui venait d'être reconquis. Il ne déplut pas au Vicaire de Jésus-Christ de prendre, en de pareilles occasions, l'épée en mains et de se montrer au peuple soldat du Très-Haut.

Les ennemis de Jules II ne manquèrent pas de l'en blâmer. On ne se gêna pas de lancer des apostrophes contre ce Pontife guerrier; un dit, par exemple, que : « Jules II avait jeté les clefs de saint Pierre au Tibre, afin de pouvoir seulement se servir de l'épée de saint Paul. » Toujours prêt à répondre, le Pape répartit : « Non, les clefs de saint Pierre m'ont montré le chemin du combat, car quand je mourrai, je serai responsable devant Dieu du patrimoine de saint Pierre, la propriété de l'Eglise. Et saint Pierre ne combattit-il pas lui-même, pour son Maître, lorsqu'au jardin des Oliviers, il abattit d'un coup d'épée l'oreille du serviteur du Grand Prêtre? Ainsi, je suis un doux Pasteur avec les brebis fidèles ou repentantes, mais en même temps je sais manier l'épée de saint Pierre contre les voleurs de l'Eglise. »

Jules II aimait les Suisses. Dans les dernières années de sa vie, il s'unit encore plus étroitement à eux, et surtout quand ceux-ci blamèrent hautement les honteuses intrigues de la France contre la Papauté. La Suisse entra aussi dans la Ligue Sainte, qui fut une alliance du Pape avec l'Espagne et Venise et plus tard aussi l'Angleterre. Dans ces jours, Jules II décerna des honneurs tout particuliers aux Confédérés. Il envoya jusqu'à Florence le capitaine de la Garde suisse von Silinen, à la rencontre d'une ambassade helvétique, qu'il avait fait appeler à Rome; là, de magnifiques uniformes de gala, tout en soie, furent donnés en présent aux Suisses. La réception dans la Ville éternelle de cette ambassade donna lieu à une somptueuse fête. De superbes chevaux, précieusement équipés, furent présentés aux Confédérés aux portes de Rome; ceux-ci les montèrent et chevauchèrent ainsi pompeusement de là jusqu'au Vatican. Jules II se fit porter par la Garde suisse dans la grande cour, où en présence de toute la Garde, il distribua la bénédiction papale aux arrivants. En général, les Suisses à Rome furent honorés, sous ce Pape, comme jamais ne le fut aucune nation. La Confédération reçut même de Jules II, en été 1512, les insignes de la dignité de duc : l'épée et le chapeau ducal. Sur cela, il conféra encore à la même le haut titre significatif de : Défenseur de la liberté de l'Eglise catholique et la bannière avec les instruments de la Passion de N.-S. J.-C.

Raphaël, le grand artiste, qui peignit le célèbre portrait de Jules II, si naturel, voulut bien, sur le désir de ce dernier, faire un tableau qui porte le nom de Buesse de Bolsena, et où la Garde suisse est à jamais immortalisée; une deuxième toile du même génie montrent comment les gardes portent le Pape en triomphe. Ainsi le premier service de la Garde suisse était devenu plein d'honneur et de dignité, lorsque le 21 février 1513, Jules II mourut, abattu par une violente fièvre. La Garde suisse pleura amèrement son grand fondateur et son deuil profond fut d'ailleurs partagé par tout le monde contemporain. Seulement alors on reconnut la valeur entière d'un Pape qui au milieu du combat pour les choses sacrées de Dieu, n'avait jamais négligé aucun de ses devoirs de Pasteur suprême et qui, d'après le témoignage de tous ses contemporains impartiaux, avait même été un très pieux Pasteur, plein de sollicitude pour son Eglise.

(*A suivre.*) L. Baume.

Légende populaire sur quelques armoiries

Les armoiries de la ville de Laufon sont : de sable (noir) à la crosse de Bâle d'argent; celles de Delémont : de gueules (rouge) à la crosse de Bâle d'argent reposant sur six copeaux de sinople (vert); celles de Porrentruy : d'argent au sanglier de sable sur trois copeaux du même.

Ces armoiries ont donné lieu à une légende populaire très originale et typique. On raconte qu'un prince-évêque de Bâle, qu'on croit être Pierre de Reichenstein (1286 à 1296), ayant voulu ériger ces trois villes en municipalités, leur accorda les franchises de Bâle avec le privilège de choisir pour armes la première bête qui entrerait dans les murs de ces villes à la suite d'une grande chasse.

Cette partie de plaisir eut lieu en septembre 1296 et fut organisée par Pierre de Reichenstein. Ce noble prélat avait convoqué à cette joute cygénétique toute la noblesse des châteaux qui dressaient alors leurs tours imposantes et altières sur les hauts rochers de la Vallée de la Birse. Le rendez-vous était fixé à Aesch au Château des Blarer. Là se confondaient les nobles et puissants comtes de Thierstein, les nobles de Blärenfels, de Ramstein, d'Ettingen, de Rothbert et d'autres. Pendant que la noblesse épiscopale s'apprêtait à pourchasser le gibier, les nouveaux bourgeois de Laufon, de Delémont et de Porrentruy, fiers des chartes de franchises que leur avait octroyées leur souverain, privilèges qui mettaient leurs villes au rang de celle de Bâle, se tenaient aux portes de la ville pour saisir le premier animal que poursuivrait la chasse princière.

La brillante troupe des chasseurs, dont les riches habits verts, étaient ornés de broderies d'or, remontait la vallée où la Birse fait de nombreux méandres. En tête de ce brillant cortège chevauchaient l'évêque Pierre et le comte Ulrich de Ferrette, qui venait de vendre à l'évêque ses droits sur Delémont. Derrière eux venaient les autres seigneurs, puis les piqueurs vêtus de costumes aux couleurs de leurs maîtres dont ils portaient l'écusson. Ils tenaient en liesse une magnifique meute de chiens, race célèbre qui s'est conservée dans nos montagnes. Après les piqueurs suivait la valetaille et les gens de service, car à cette haute époque les chasses exigeaient tout un personnel dont on n'a plus d'idée à notre époque. Tout ce beau monde était dans l'attente du grand événement qui allait donner aux trois villes privilégiées le droit de posséder des armoiries.

Un superbe sanglier noir, la crinière hérissée et la queue tortillée, fit tout à coup

---

échelle, qu'il ne pouvait, pensait-il, passer sa vie à s'apitoyer sur le sort de tous !

Mais aujourd'hui, l'homme de loi se trouvait en face de l'un de ces vaincus de la fortune, comme on en comptera toujours, qui dans son épreuve était digne d'une réelle sympathie et dont l'attitude commandait le respect. Aussi devant cet homme encore jeune, dont le visage ravagé disait assez les soucis d'argent qui avaient, si fréquemment pendant ces derniers mois, à la veille des échéances, hanté ses nuits sans sommeil, le commissaire ému s'inclina-t-il en tendant au bijouter sa main grande ouverte.

— Mon métier est trop pénible lorsque je me trouve, comme aujourd'hui, en face d'un honnête homme visité par le malheur, dit-il. C'est une terrible épreuve pour vous, mon pauvre ami. Toutefois, ne perdez pas courage; à votre âge, on a encore un long avenir devant soi; la fortune, je le souhaite, ne se montrera pas toujours aussi injuste à votre endroit.

Le bijoutier balbutia un remerciement à ces paroles compatissantes.

Et maintenant, bien seul dans la pièce aux rayons vides, aux vitrines dépouillées de leur contenu, Pierre Lemorcy se laissa tomber sur un siège. Les coudes appuyés sur le petit bureau où tant de fois depuis un an il a fait la balance de son *Doit* et de son *Avoir*, l'œil morne, la tête plongée dans ses mains, il cède au découragement et des larmes amères ruissellent sur son visage amaigri. Des sanglots convulsifs soulèvent sa poitrine, pendant que ce mot, toujours le même, qui le tenaille depuis de longues semaines, bourdonne sans trêve à ses oreilles : Insolvable !... insolvable.

Ce nom des Lemorcy, jusqu'ici si justement honoré, est désormais le nom d'un failli. Avoir tant travaillé et en arriver là.

— Ah ! mes pauvres enfants ! gémit-il sourdement.

Longuement peut-être il se serait abandonné à cette crise de désespoir, mais la pièce communiquant à la petite pièce leur servant à la fois de salon et de salle à manger s'entre baîlla tout à coup sous la poussée d'une main enfantine. Une tête blonde, gracieusement ébouriffée, s'encadra dans l'ouverture :

— Papa, il faut venir dîner; Denise a bien faim et maman vous attend.

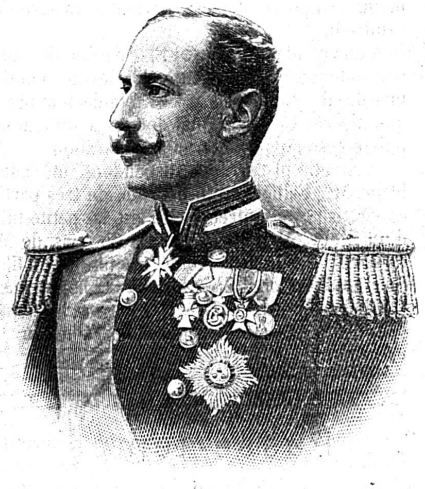
Cette voix aimée arracha Pierre Lemorcy à ses douloureuses réflexions. Il passa la main sur son front, comme si ce mouvement avait le pouvoir de mettre en fuite les pensées inquiétantes qui l'absorbaient, et répondit enfin au bébé qui restait interdit à quelques pas de lui, n'osant ni reculer, ni avancer.

— Va, ma mignonne, dis à maman que je te suis.

Pour un instant, il fallait écarter le souci qui le meurtrissait, prendre exemple sur la vaillance de sa chère compagne, afin de ne pas attrister trop prématurément les êtres chéris dont les regards aimants l'interrogeaient. Il essuya ses larmes, se leva machinalement et suivit l'enfant, réconforté soudain par les affections pures et bénies de son foyer, par la vue reposante de ses bien-aimés.

(*A suivre*).

La reine Maud
de Norvège.



Haakon VII,
le nouveau roi de Norvège.

son apparition : « Hourra, messeigneurs, hourra, en avant ! » cria tout à coup le sire Ramstein à un quart de lieue de son château de Zwingen Toute la chasse donne son élan et la noire bête fuit vers Laufon où elle arrive furieuse et terrible. Aussitôt les bourgeois courent pour fermer la porte opposée à celle par où était entré le noir sanglier. Hélas ! ils n'en eurent pas le temps, l'unique rue de Laufon était trop courte, le sanglier, l'œil en feu, passa outre, renversant les bourgeois qui cherchaient à l'arrêter.

Le prince arriva peu après avec toute sa suite. Pour consoler les nouveaux bourgeois de Laufon, il leur accorda pour armoiries sa crosse d'argent sur un fond noir ; telles sont encore de nos jours les armoiries de Laufon : *de sable à la crosse de Bâle d'argent.* d'où le sobriquet de Laufon : les Noirs, ou les Nègres.

Le cortège princier continua la chasse au noir sanglier qui remontait la vallée de la Birse et arriva bientôt devant Delémont, suivi des nobles chasseurs. Les bourgeois s'étaient rassemblés devant la Porte de Bâle. Epouvantée de ce rassemblement et poursuivie par les chasseurs, la bête noire remonta le chemin derrière les remparts et entra en ville par la Porte aux Loups. Les bourgeois voyant la bête courir dans la rue de Condemène courent pour faire tomber la herse de la Porte Monsieur, du côté de Porrentruy, mais la rue, quoique plus longue qu'à Laufon, ne l'est pas assez pour que la bête n'arrive à temps pour la franchir avant qu'elle fut fermée. La herse lui tombe sur le dos. Le sanglier peut toutefois s'échapper, mais dans sa détresse, il laisse tomber six excréments ensanglantés. Découragés, les bourgeois attendent la décision du prince. Le souverain leur dit : « Puisque vous n'avez pas pu avoir la bête entière, je vous donne pour armoiries : un champ de gueules (rouge) à cause du sang que la bête a répandu, six copeaux d'or, représentant les six excréments. Et le prince pour affirmer son autorité y ajouta sa crosse d'argent. Telles sont encore de nos jours les armoiries de la bonne ville de Delémont et de là vient le sobriquet qu'on donne aux bourgeois : les Trissous.

Le sanglier, toujours pourchassé par tout le cortège princier, arrive haletant, épuisé, saignant, en face de Porrentruy. Les bourgeois étaient là, devant la Porte de St-Germain, prêts à emprisonner la bête féroce. Comme la ville est plus grande, plus étendue, plus considérable que les deux précédentes et aussi à cause de la faiblesse, de la lassitude et des blessures de la bête poursuivie, les bourgeois, à peine le sanglier est-il entré, qu'ils courent fermer les portes de Courtedoux, du haut de la ville et celle du Pont du Bourg. Le sanglier, pourchassé de rues en rues, tombe au milieu de la rue du marché, laissant comme à Delémont tomber trois objets. Le prince alors octroie à sa bonne ville pour armoiries : le fond d'argent au sanglier noir, les poils hérissés, la queue tortillée de détresse, sur trois copeaux noirs. Telles sont encore de nos jours les véritables armoiries de la vieille ville épiscopale de Porrentruy : *d'argent au sanglier de sable, aux poils hérissés, à la queue tortillée sur trois copeaux de sable.* D'où le sobriquet bien connu.

La salière

NOUVELLE

Le dîner officiel venait de commencer chez le sous-préfet de S... Les fonctionnaires et leurs femmes avaient répondu à l'appel ; il le fallait bien, sous peine d'être mal noté ! La table était munie d'un rempart serré de convives ; aucun absent ne faisait brèche.

Sur la nappe fine, le service était parsemé de fleurs. Entre les desserts, artistement dressés, elles formaient des arabesques de couleurs tendres ou vives, unissant les carafes aux compotiers et les pyramides de fruits aux pièces montées. Deux candélabres à multiples bougies jetaient des lueurs blanches sur les couverts d'argent et sur la porcelaine immaculée.

* * *

Personne, au début, ne sollicita la bénédiction de Dieu. Ce devait être un repas bien laïque, c'est-à-dire païen.

Et la conversation s'engagea dès le potage, bavarde, frivole, cancanière, comme il convient à ce monde officiellement dirigeant de toute petite ville qui se respecte.

— Croiriez-vous, chère Madame, que Mme B... a eu, hier soir, une aventnre en sortant du théâtre ?

— Quelle aventure ? répliqua la grosse dame interpelée par son voisin, et qui, en voulant poser précipitamment sa fourchette pour mieux écouter l'histoire annoncée, bouscula une salière posée devant elle et à peine cachée par une rose moussue.

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama-t elle, sans laisser reprendre son interlocuteur. Ah ! quel affreux guignon ! Je viens de renverser une salière !

* * *

A ce cri, qui avait dominé le bruit des conversations déjà en train, l'émoi fut grand.

Tous ces sceptiques, qui se vantent de ne croire ni en Dieu ni en son Eglise, qui affectent de ne pratiquer aucun rite religieux, sont cependant à ce point crédules à ces imbéciles superstitions et se font une obligation rigoureuse de pratiques ineptes : ne rien commencer un vendredi ni un 13, ne pas mettre en croix des objets, ne pas renverser de salières, etc.

Aussi, il sembla qu'une atmosphère de glace ait pénétré soudain tous ces esprits chauffés ; une gêne s'en suivit et la conversation languit un moment.

La grosse dame maladroite fut plus particulièremsnt affectée. Elle crut à l'imminence d'un malheur personnel.

Droite sur sa chaise, avec sa toilette élégante et son décolletage de saison, elle ne paraissait plus trôner comme au début. Une préoccupation constante la faisait silencieuse et taciturne. Et ce n'est que d'une oreille distraite qu'elle écouta la petite médisance qu'on lui avait promise sur Mme B...

Elle attendait l'annonce d'une catastrophe. Chaque fois que la porte s'ouvrait pour donner passage aux laquais, elle se figurait qu'on venait lui apprendre la mort d'un des siens ou l'incendie de sa maison.

* * *

Le repas — malgré tout — avait repris son animation et il touchait à sa fin. Le garçon servait aux invités une crème au chocolat, tiède et mousseuse, offrant à chacun avec dextérité son vaste crémier.

La grosse dame — qui avait renversé la salière — entendit soudain derrière elle le bruit d'une porte. Etait-ce un pressentiment ? Elle se retourna brusquement, croyant qu'arrivait enfin la mauvaise nouvelle.

Hélas ! son mouvement inopiné heurta le garçon qui s'approchait d'elle avec son plat de crème et qui trébucha.

Et, devant l'assistance ahurie, la pauvre dame reçut sur les friselis de sa coiffure et sur ses épaules décolletées et sur le corsage de sa robe de soie le liquide onctueux et marron, qui bondit en cascades et ruissela de toutes parts en multiples filets.....

Le malheur était arrivé. La salière renversée avait fait renverser la crème. La superstition recevait son châtiment.

Mesdames les Présidentes

Quel sera le président de la République, murmuraient les Français, tous ces jours-ci.

Quelle sera la présidente ? se demandaient les Françaises. Personne ne se figure un Elysée veuf.

Jusqu'ici, le rôle de cette dignitaire paraît